1983
colloque à Budapest

QU'ELLE ÉTAIT VERTE, LA VALLÉE

de

MADELEINE GAGNON

Maïr VERTHUY
Université Concordia

"Qu'elle était verte, La Vallée de Madeleine Gagnon"

> Nous ne créerons plus à partir de rien - comme ils ont dit de la création - nous continuerons à partir du silence de celles qui nous ont précédées. (Retailles p.119)

L'oeuvre entière de Madeleine Gagnon est une double célébration de celles, les femmes et les cultures, que le patriarcat occidental a réduites au silence ou à la mort; de celles, les femmes et les cultures, qui, telles Daphné s'arborisant devant le rapt d'Apollon, ont su s'enraciner, opposant au conquérant une résistance millénaire, pour enfin éclore de nouveau dans une harmonie originale/elle. De l'oppression à la révolution, en quelque sorte, une révolution qui n'a pas pour but, pourtant, comme la dite "Révolution tranquille" des années 60, d'arracher le pouvoir à autrui mais plutôt d'arriver à un équilibre vivifiant, une trans-fusion entre toutes les différences. Le patriarcat, cette maladie dont souffre notre monde, fonctionne, semble nous dire l'auteure, comme une hémiplégie, qui se manifeste justement dans la moitié du corps opposée à celle où se trouve la lésion nerveuse. Le silence, l'atrophie, des femmes, des colonisé/e/s, relèvent moins donc de leur propre faiblesse que d'une anormalité chez les hommes patriarcaux. La guérison passe toutefois, pour poursuivre un instant l'analogie, non pas par une amputation quelconque, mais par le rétablissement de la circulation entre les deux parties, ce qui se fait donc en substituant au patriarcat un fonctionnement social plus sain, plus créateur. Trajets parallèles, alors, pour Madeleine Gagnon : remonter l'histoire pour l'étaler sous nos yeux; partir

sur un nouveau tracé marqué du sceau de nos ancêtres, "passer du Toundra à la rivière." Mais une seule lutte en faveur de la justice, lutte dont les avatars sillonnent ses écrits.

Déjà dans Les Morts-vivants, livre d'une facture pourtant fort traditionnelle, l'auteure fait appel aux thèmes qui caractériseront son écriture. Le plus important de ceux-ci est peut-être la vallée de Matapédia, une constante chez elle.

La vallée joue effectivement un rôle primordial dans son univers, et, cela pour diverses raisons. La première en est qu'elle y est née, à Amqui, y puise ses origines dans un réseau familial fort complexe. C'est déjà la filiation. Par qui remonterait-elle le fil des ans et de l'histoire si ce n'est par sa mère, la mère de sa mère, le mère de la mère..., et pour cela ne lui faut-il pas justement commencer à l'endroit même où elle et sa mère n'ont fait qu'une pendant les neuf longs mois qui ont précédé sa naissance?

> Maman, maman, te souviens-tu quand j'ai été au chaud dans tes bras?
> Sans haine aucune, sans peur, de toi?
>
> Maman, te rappelles-tu quand dans ton lait, rien de méchant ne coulait?
>
> Maman, maman, te souviens-tu, avant, avant, jusqu'à la moëlle, sans engluements?
>
> Être dans ses fesses jusqu'à avoir d'la glue dans les oreilles. (Retailles, p.124)

Ce lieu où sa mère l'a concue, nourrie et expulsée est aussi le lien entre le passé et le présent du Québec francophone, le cordon ombilical peut-être entre la péninsule gaspésienne, berceau de la Nouvelle-France et du peuple québécois, lieu de ressourcement pour ceux qui comme Gilles Bédard dans Pleure pas Germaine ont des velléités de recommencement, tourné envore vers l'Europe et la mère-patrie(!), entre la Gaspésie alors et le Québec "métropolitain", lieu d'industrialisation et de "progrès", pays orienté vers l'Amérique et la rencontre avec d'autres peuples mais où se heurtent plus visiblement colonisateur/trice/s et colonisé/e/s.

Plus encore faut-il voir dans cette vallée anciennement habitée par les seul/e/s Amérindien/ne/s et où se sont réfugié/e/s les rares Huron/ne/s à avoir survécu aux massacres, à la fois le symbole et la réalité de traditions non seulement pré-chrétiennes mais simplement extra-occidentales, complètement en dehors du champ de ce que nous appelons communément la culture occidentale. Nous sommes ici confronté/e/s à l'oppression et à la survivance miraculeuse d'un peuple ancien lié à la terre, dont l'auteur se réclame en partie à cause de sa grand-mère huronne et dont elle prolonge la résistance.

> Puis, toute la tribu des Indiens, mes ancêtres;
> Il reste encore des Indiens en Amérique (Retailles, pp 118 et 132)

Lieu de fusion à plusieurs niveaux alors, entre différentes tradi-

tions, entre le passé et le présent, entre l'Europe et l'Amérique, la vallée l'est aussi et ainsi entre le sec et le liquide, au sens propre par la présence de l'eau dans son fond, au sens figuré par la rencontre qui s'y fait dans la pensée de Madeleine, de deux opposés, l'intellectuel et l'affectif, l'esprit et la chair, l'âme et le corps, le masculin et le féminin.

> Si je porte un enfant, et d'ailleurs je le sens sous la pression de mes mains, se pourrait-il qu'il niche ailleurs qu'au centre de l'utérus? À côté? La science me démontrerait le contraire. Ou, serait-ce plutôt cette enveloppe qui manque ne trouvant pas nourriture et chaleur pour se former? Le placenta? Ou encore, le liquide chaud, océanique, dans lequel il doit bercer pour vivre, le liquide amniotique? Ce jus serait-il égoutté de moi-même depuis cette longue marche asséchante, désertique, où l'arme des ennemis placée sur mon ventre brûlant, comme fer, aurait fait sa marque ineffaçable jusqu'à assécher le moindre tissu vivant et visqueux de centre de vie? (Retailles, pp 87-88)

Oppression, solidarité/filiation, résistance, révolution, fusion. Le thème de la vallée de Matapédia est non seulement le plus important des leit-motifs à se dessiner dans Les Morts-vivants, il contient en germe, implicitement ou explicitement, la plupart de ceux qui seront développés dans le même volume ou ultérieurement.

L'oppression, qui revêt différentes formes, est certes omniprésente et se révèle à nous dans diverses circonstances. Un échantillonnage

suffit peut-être à l'éclairer. Nous voyons, par exemple, la souffrance imposée aux femmes dans les paroles de la laide : "Je suis colonisée depuis le ventre de ma mère", ("La Laide", Les Morts-vivants, p. 18) L'autorité exercée par l'Église brime entre autres les enfants :

> Puis le double tour, le triple tour et le quadruple tour se firent entendrent (...) François se débattit comme un petit moineau d'automne. Il voulait me suivre et me parler. Sa bouche était encore entr'ouverte comme pour laisser passer quelque chose, une parole peut-être, qui vient de l'âme, quand je vis son gros oiseau le tirer doucement mais patiemment par le cou de l'âme. Désormais je ne verrais plus François qu'à la chapelle, le matin et le soir. ("Entre-Deux-Trains", Les Morts-vivants, p. 146).

Ailleurs, il s'agit de la mort des Indiens : "Les Indiens, les Indiens. Ils les ont presque tous tués"; la lutte des classes : ("Louis-Joseph-Benjamin", Les Morts-vivants, p. 115).

> On comprend aussi que des boss qui exploitent des travailleurs, y en a pas juste à Perkins, mais dans les autres usines. On sait aussi que c'est toujours pour faire plus de profits possible que les boss nous exploitent;

la cruauté envers les animaux :

> Ce sont ses dernières sensations. Moi, poète sous le soleil, ne saurais le priver de ses dernières sensations. Du moins, j'aime à imaginer que ces coups de fouet lui plaisent (...) Ca me fait plaisir d'imaginer que le cheval aime ça. ("Entre-Deux-Trains," Les Morts-vivants, p.168)

Ce sont autant de facettes - j'en passe, d'ailleurs, et des meilleures - d'une seule et même oppression, exercée contre toute vie,

toute puissance. Si Madeleine Gagnon identifie cependant et cela dès le début, ces divers phénomènes, si elle se déclare immédiatement dans les faits, une écrivaine engagée, l'on peut néanmoins déceler deux étapes majeures dans son analyse de la situation. Si l'on peut dire, par exemple, que son engagement s'abreuve à plusieurs sources: son ascendance amérindienne, sa québécitude, sa condition de femme, une certaine idéologie marxiste, il est évident dans ses premiers écrits que c'est cette dernière qui domine, la lutte des femmes sera perçue alors comme faisant partie intégrante de la lutte des classes et y sera subordonnée. Dans Les Morts-vivants, elle n'ose qu'en partie écrire "femme"; presque toute la narration se fait dans une voix masculine si l'on fait abstraction du personnage principal de "La Laide". Il est vrai que dans "Entre Deux Trains", l'auteur offre parfois la parole à Stéphanie; la voix de celle-ci est pourtant partiellement niée par François. C'est seulement lorsque Madeleine Gagnon se sera rendue compte que le capitalisme n'est lui-même qu'un aspect d'un mal infiniment plus profond et plus répandu, que lutter là-contre, c'est appliquer des remèdes ponctuels contre une maladie généralisée, c'est seulement à ce moment-là qu'elle identifiera le patriarcat comme source première de tous nos maux. Sans qu'elle néglige pour autant alors les autres symptomes, ses écrits seront dorénavant largement consacrés à l'expression de la réalité des femmes, toutes les femmes, et à la recherche d'une société refaite selon d'autres valeurs plus vitales.

.../7

C'est ce qui explique l'importance que Madeleine Gagnon attache à l'énumération de tous les sévices exercés contre les femmes et au rétablissement d'une histoire, celle des femmes, que la culture patriarcale occidentale a tenté avec tant de succès d'occulter. Pour ce faire, elle remonte aux premières femmes officielles des deux courants principaux qui constituent cette tradition : le courant judéo-chrétien; le courant gréco-romain. C'est la double filiation propre à celles qui se réclament de ces cultures. L'histoire d'Ève (Pandore) est d'abord l'histoire d'un supplice puis, comme nous le verrons par la suite, d'une résistance, Ève qui est punie parce qu'elle ne veut pas rester dans l'ignorance. Madeleine Gagnon lui rend la parole que la bible lui a refusée :

> J'ai cru longtemps que d'avoir touché l'arbre de la connaissance m'avait rendue responsable de la guerre entre mes deux enfants, Caïn et Abel (...) Me suis laissée fouetter. On m'a dit en plus que c'était lui le supplicié (...) On m'a demandé de l'adorer. Tout ça, pour m'éloigner de ma seule vraie détresse, celle de voir mes enfants s'entretuer. Ils avaient besoin de se faire mourir mutuellement pour me réduire (...) Qu'est-ce que j'étais qui leur faisait si peur? (Retailles p. 105)

Ève (Pandore) a fait peur aux dieux par sa soif de connaître. Madeleine Gagnon interroge Xanthippe sur les raisons qui ont poussé Socrate à l'exclure du Banquet, à l'éloigner de sa prison.

> J'aurais aimé, Xanthippe, que tu prennes la parole, à ce sujet, dans le Banquet du disciple de ton maître. Mais tu en étais exclue. Tu devais être forte, Xanthippe, pour qu'on prenne la peine d'inscrire dans leur grande philosophie à quel point tu les dérangeais (...) Tu as dû en baver un coup derrière la scène ou se conceptualisaient, à ton insu, tes brèves apparitions, tes courtes interruptions à leurs savantes discussions (Retailles,p.119)

Il n'y a pas de réponse satisfaisante.

Eve (Pandore), Xanthippe, maudites, tues, aïeules de tant de filles qui connaîtront un sort similaire:

> Pourquoi la Xanthippe, l'Ophélie, la Béatrice, la Juliette, Laure,la Dora, la Donalda, ma tante Yvette, Albertine et ma tante Rita? Pourquoi l'eau les noyait-elle? Pourquoi n'ont-elles jamais construit une arche à leur mesure? Parce que c'est ainsi qu'ils l'ont écrit (Lueur, p.)

Mais si Madeleine Gagnon invoque sa solidarité, sa filiation, avec tant de femmes dont le nom évoque des traditions connues, elle revendique aussi une ascendance amérindienne, faisant constamment allusion à «ma grand-mère huronne», s'associant non seulement aux victimes d'une chasse aux sorcières somme toute permanente dans l'histoire européenne mais aussi avec les victimes d'un génocide presque réussi pratiqué en Amérique du Nord par ces mêmes Européens.

Mais la résistance existe. Comme le disent les enfants dans «Entre-Deux -Trains»:

> Mais bientôt, nous allions développer et mijoter entre nous un système de rendez-vous secrets, de rencontres illégales organisées minutieusement par des billets codifiés qui cheminaient à la chapelle d'un missel à l'autre, entre les mains de ceux qui, comme nouc, appartenaient pour toujours à la Résistence, («Les Morts-vivants», p. 146)

Tels ces enfants, tels les grévistes, les felquistes et autres contestataires de Poélitique et de Pour Les Femmes et tous les autres. Telle Eve aussi qui fait semblant seulement de croire les hommes et,

défaisant maintenant cette apparence, redevient toute éros. Xanthippe, elle, nourrira la résistance de celles qui suivent, celles qui, comme l'indique l'épigraphe, créeront à partir de ses silences. La grand-mère huronne triomphera d'une double oppression, de sa race et de son sexe, mais elle triomphera :

> Une à une, l'une après l'autre et l'une dans l'autre parfois, émergaient de nouvelles voies sur d'anciennes voix éteintes qui se rallumaient de la seule étincelle jamais consommée. Malgré les nombreux bûchers que l'on avait érigés pour elles au cours des âges, quelque chose d'elle avait résisté. ("Lueur, Autographie I p. 261)

Et Madeleine de se constituer la chantre pour nous de cette lignée, une voix parmi de nombreuses voix à se faire entendre aujourd'hui.

Mais il ne suffit pas de résister; il faut remplacer, faire la révolution, chez les femmes comme chez les hommes. Il ne faut pas craindre de détruire ce qui en nous est obstacle sur le chemin de l'épanouissement. Si le monde patriarcal constitue un piège caractérisé par un jeu infâme de pouvoir, il est nécessaire, nous dit-elle dans Retailles, de détruire et les pièges et le vieil homme de pouvoir en chacun/e de nous.

Mais encore. À l'intérieur de cette culture occidentale tout imprégnée de concepts patriarcaux, fondée même sur le dualisme propre au patriarcat, Madeleine Gagnon voit peu d'espoir :

> Il nous semblait qu'entre le suicide de Socrate et le meurtre de John F. Kennedy, il n'y avait eu que le temps d'un réveil sombre entre deux cauchemars. ("Wilfrid-le-quêteux", (Les Morts-vivants, p.26)

Cette description lapidaire de deux mille ans d'histoire ne se dément pas par la suite. Si Gagnon insiste tant sur l'apport des Huron/ne/s, des Indianes, des Amérindien/ne/s, c'est justement, comme il a été remarqué plus haut, que leur culture existe dans un ailleurs historique, libre de cette contamination. C'est entre elles et les femmes d'Afrique que se noueront peut-être les relations qui permettront d'accéder à un monde meilleur : "Elle repartit pour son village d'Afrique et toi dans ta vallée d'Indiens".

Nous sommes donc convié/e/s par Madeleine Gagnon à participer à une fête nouvelle où sera servi non un quelconque pâté chinois composé des restes d'une "civilisation" en faillite mais des plats encore à inventer auxquels tous et toutes auront su contribuer. Car la destruction dont il a été question ne concerne que notre peur d'aller de l'avant. C'est sur le mode fusionnel que se fera l'avenir. Dans Retailles, elle explique (p.133) à quel point sa lutte contre "l'oppression phallocrate" est motivée par le désir d'aimer véritablement les hommes. "Je veux", dit celle qui parle dans "Mon Corps dans l'écriture", "aimer dans ma langue de femme |...| Des siècles entiers se sont construits sur la différence - classes, de couleurs, de sexe- Je veux apprendre maintenant la solidarité en ce qui nous rassemble". ("Mon corps dans l'écriture" p. 66 et 67). Si les hommes, certains hommes, dans un élan mortel, ont souhaité exclure toutes les Xanthippes, toutes et tous les Huron/ne/s de leurs débats, Madeleine Gagnon récuse

cette pratique et se refuse à vouloir en échange un monde de femmes (de Huronnes, etc.) d'où seraient exclus les hommes. Elle cherche au contraire un monde au pluriel. Ne fait-on pas dire dans "Grégoire le ressuscité" que "la similitude est à l'origine de l'ennui". (Les Morts-vivants, p. 77)